

Laissez venir à moi les petits enfants

27^{ème} Dimanche ordinaire, 2-3 octobre 2021
Mgr Pascal Wintzer, archevêque de Poitiers

La Parole de Dieu nous précède toujours ; elle vient donner sens à notre vie, aux événements que nous traversons. Je pense que, ce dimanche, dans la plupart des églises de France, on n'entend pas sans frémir ces paroles du Seigneur : « Laissez les enfants venir à moi, ne les empêchez pas, car le Royaume de Dieu est à ceux qui leur ressemblent ».

Mardi, vous le savez, sera publié le rapport que les évêques ont demandé à une commission indépendante au sujet des abus sexuels dans l'Eglise catholique en France, cette commission, on l'appelle la CIASE. Cette enquête porte des années 1950 jusqu'à nos jours. Il n'y aurait qu'une seule victime, ce serait déjà trop ; il y en a des milliers. Ces victimes sont des enfants, devenus aujourd'hui des adultes, et ces enfants, des prêtres, des religieux les ont empêchés de venir vers Jésus. En commettant des actes de violence sur eux, certains se sont servis de leur rôle, de leur autorité, pour abuser d'enfants, de jeunes, alors que leur mission était de conduire vers Jésus.

Le rapport qui sera publié mardi ne nous fera pas découvrir des faits que nous connaissons déjà, mais leur ampleur. Ceci doit conduire d'abord à écouter les personnes qui dénoncent des violences contre eux, à ne pas chercher à regarder ailleurs, aussi à agir à la fois pour protéger ceux qui doivent l'être et pour tout faire pour éviter des actes semblables. Il est vrai que de telles révélations vont développer, encore davantage, de la réserve, de la suspicion, les uns vis-à-vis des autres, en particulier de la part des familles au sujet des prêtres et des évêques, je le comprends bien évidemment.

Comment alors entendre paisiblement certaines des paroles de l'Evangile de ce jour ? « Des gens présentaient à Jésus des enfants pour qu'il pose la main sur eux. » Et un peu plus loin : « Il les embrassait et les bénissait en leur imposant les mains ». Oui, tout geste affectif peut désormais devenir suspect. S'ajoute la pandémie que nous traversons. Elle conduit à éviter bien des formes de contacts, on ne s'embrasse plus, on ne se serre même plus la main. Il va falloir du temps pour réapprendre à nous refaire davantage confiance. Oui, il « faut » du temps, il est nécessaire ; du temps mais aussi des actes, des engagements, ici de la part des responsables de l'Eglise qui doivent montrer qu'ils ont compris, qu'ils ne laissent pas faire, qu'ils sont courageux pour éviter ce qui doit l'être.

C'est vrai, la confiance est en souffrance. Elle l'est parce que des personnes qui avaient une autorité en ont abusé. Ceci touche l'Eglise, mais aussi des familles, aussi la figure masculine, des mouvements comme *me too* conduisent à se méfier des hommes en général. Derrière tout ceci se jouent des jeux de pouvoir. Sans que ceci aille jusqu'à des crimes et des délits, combien de manières mauvaises d'exercer une autorité ; dans l'Eglise, les familles, la société, dans les relations entre les hommes et les femmes.

J'entends, aussi dans l'Evangile de ce dimanche, un mot, un verbe, qui désigne un chemin juste pour se garder des dérives du pouvoir et de toutes les formes d'emprise. C'est ce que Dieu dit à l'homme et à la femme dès la création, dans le livre de la Genèse : « L'homme quittera son père et sa mère, il s'attachera à sa femme, et tous deux ne feront plus qu'un ». Il s'agit en effet d'apprendre à « quitter », d'apprendre à grandir et à vivre en autonomie. Pour le couple, ce texte signifie que, dans le mariage, la femme n'a pas à aller vivre dans la

maison de son mari, autrement dit chez les beaux-parents ; la femme et l'homme doivent construire quelque chose de nouveau, d'original. Ceci était révolutionnaire pour la société dans laquelle ce texte fut écrit ; en effet, à cette époque, c'est la femme qui quittait tout, elle devait intégrer le clan du mari.

Toute vie doit apprendre à quitter. Il faut aussi que nous permettions aux autres de nous quitter ; des parents jouent leur rôle quand ils ont conduit leurs enfants à les quitter, à voler de leurs propres ailes. Ceci est vrai également pour la foi chrétienne. Ainsi, pour des adolescents, recevoir le sacrement de la confirmation signifie que l'Esprit Saint leur est donné pour qu'ils soient des adultes en tout, aussi dans leur foi, leur manière de la vivre, de la pratiquer, de l'annoncer. Nous aussi, évêques, prêtres, nous devons agir, parler, de telle manière que les baptisés comprennent qu'ils vivent leur foi, avec nous, mais aussi sans nous. C'est du Seigneur que l'on est le disciple, non pas du Père Truc ou de l'abbé Machin. Pensez aussi à cette parole de Jésus lui-même : « Il vous est bon que je m'en aille » ! Jésus conduit au Père, il nous donne son Père comme notre Père.

Mais ceci doit également nous interroger chacun. Il peut parfois être confortable de suivre un chemin tout tracé à l'avance, de suivre les consignes d'un gourou, ou d'un faux maître spirituel.

« Quitter » c'est accepter d'aller vers l'inconnu, de prendre des risques. Dans la famille comme dans l'Eglise, nous n'avons pas à être des « Tanguy », vieux jeunes qui n'avons jamais su voler de nos propres ailes. Il doit en être ainsi dans la foi. Celle-ci n'appelle pas à devenir des perroquets qui ne font que répéter servilement les formules du catéchisme. Bien entendu que toute catéchèse est utile, elle donne les codes, les repères, les fondements. Mais, lorsque les fondements sont solides, et notre fondement c'est l'Evangile, chacun doit construire sa propre maison, tout en tenant compte cependant de la maison de ses voisins, c'est cela que l'on appelle l'Eglise, l'attention aux uns et aux autres ; tout le contraire du triomphe de l'individualisme.

Vous voyez que nous pouvons être situés entre deux écueils, ou bien développer des attachements excessifs qui empêchent la liberté, ou bien fuir toute forme d'attachement, d'affection, comme si l'affection était un obstacle à la liberté, voire un danger. Certainement que ce qui importe c'est de grandir dans la vérité, par rapport aux autres, par rapport à soi-même. C'est aussi une des tâches de l'éducation que d'apprendre à se connaître, de prendre conscience des sentiments qui habitent notre cœur, aussi de percevoir, autant que cela se peut, les sentiments qui sont dans le cœur des autres. On comprendra alors qu'il y a des sentiments qui sont justes, qu'il faut les laisser nous porter ; d'autres offrent des risques, ils peuvent remettre en cause notre fidélité à tel ou tel engagement, à telle à telle personne sans doute.

Des personnes peuvent être habitées, torturées, par des sentiments faussés qui les tournent de manière perverse vers des enfants. De vrais professionnels peuvent apporter une aide sérieuse. Heureusement, tout n'est pas de cet ordre, qui est l'exception. Il y a, avant tout, ces sentiments naturels, spontanés, qui tournent vers tel homme, telle femme. Il est naturel que l'on se sente attiré par telle ou telle personne ; cependant, si on est déjà marié, si on a choisi le célibat, si on est prêtre, on comprend qu'il ne faut pas laisser grandir ce sentiment, même s'il est normal et naturel. « Ce que Dieu a uni, que l'homme ne le sépare pas » dit encore Jésus aujourd'hui. Cette attention à soi et aux autres, l'attention aux mouvements qui habitent le cœur, même encore inchoatifs, c'est ce que la tradition spirituelle chrétienne appelle la « garde du cœur ». Elle est une bonne chose, elle nous apprend à nous connaître, mais elle ne doit jamais devenir une suspicion systématique. Oui, c'est la confiance réciproque qui construit les familles, la

société, l'Eglise. Travaillons à toujours mériter la confiance des autres. Accordons aussi notre confiance aux autres.